Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 4 (1999)

Artikel: Le corps humain inutile : chronique d'une disparition annoncée

Autor: Cerqui, Daniela

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007484

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le corps humain inutile

Chronique d'une disparition annoncée

Daniela Cerqui

Vers l'homme-machine?

A l'heure où science et technique font des avancées plus que remarquables, le thème de l'amélioration de l'être humain par la greffe d'éléments techniques au sein de son organisme est toujours plus souvent évoqué. La réalité rejoint alors la science-fiction, dans laquelle l'hybride homme-machine est très présent aussi bien sous la forme de machines ressemblant à s'y méprendre à des êtres humains que sous celle d'hommes robotisés. Ainsi, de nombreux laboratoires mènent des recherches visant à allier les progrès de la médecine à ceux de la micro-électronique: par exemple, les laboratoires du professeur Rolf Eckmiller à Bonn ou encore le Centre suisse d'électronique et de microtechnique de Neuchâtel travaillent tous deux sur des projets de rétine artificielle. Par ailleurs, des laboratoires allemands ont développé une puce électronique et un neuro-ordinateur qui devraient permettre aux non-voyants de voir «à la manière d'un négatif photographique» (Pierron et Reye 1997: 35). Une autre expérience du même type a été réalisée il y a quelques mois à peine en France.

Or, la frontière devient floue entre ces pratiques visant à corriger une imperfection – en l'occurrence la cécité – par rapport à une norme existante et une véritable amélioration par rapport à cette norme. L'humain standard est toujours plus décrit comme un être imparfait qui ne peut atteindre la perfection que par l'effet des sciences et des techniques, et certains scientifiques vont très loin en considérant qu'entre ce genre de puces porteuses de mémoire – la mémoire étant ici définie comme une accumulation d'informations – et une véritable mémoire artificielle, le saut ne serait que quantitatif[1]. La faculté qu'a l'être humain de se souvenir pourrait alors être augmentée sans grande difficulté par des moyens techniques. Ainsi, Chris Winter, chercheur chez British Telecom à Londres, essaie de

[1] Il va sans dire qu'un tel point de vue est extrêmement réducteur; à ce sujet, voir Cerqui 1998.

mettre au point une puce de silicium pour améliorer les capacités du cerveau humain. De son côté, Marvin Minsky, l'un des «pères» de l'ordinateur, chercheur au MIT, a déclaré qu'«en 2035, l'équivalent électronique du cerveau lui-même, grâce à la nanotechnologie, sera peut-être plus petit que le bout de votre doigt. Cela signifie que vous pourrez avoir, à l'intérieur de votre crâne, tout l'espace que vous voudrez pour y implanter des systèmes et des mémoires additionnelles. Alors petit à petit, vous pourrez apprendre davantage chaque année, ajouter de nouveaux types de perception, de nouveaux modes de raisonnement, de nouvelles façons de penser et d'imaginer – toutes choses qu'aucun d'entre nous n'est encore capable d'imaginer aujourd'hui.» (1991: 144)

Ainsi, comme l'a écrit Virilio, «la nouvelle robotique, ce n'est pas le robot *contre* l'homme, ce n'est plus le robot *sans* l'homme, c'est le robot *dans* l'homme: le robot avalé» (1992: 33).

De la définition de l'humanité

Les pistes théoriques soulevées par une telle problématique sont nombreuses; ma recherche se situe en effet au point de rencontre entre une réflexion sur les biotechnologies, entendues comme manipulation et modification du vivant, et une réflexion sur les techniques de l'information et de la communication, la miniaturisation des constituants de ces dernières permettant l'intégration de plus en plus fréquente d'éléments techniques au cœur du vivant.

L'une des perspectives les plus fertiles intellectuellement se rapporte selon moi à la définition de l'humanité. En effet, comme l'a écrit Beaune, «la question posée par les organes artificiels n'est pas seulement déontologique, c'est un problème de redéfinition de l'homme par le biais des techniques qui jouent sur l'infiniment grand et l'infiniment petit du vivant» (1997: 44). Or, il n'existe pas de définition univoque et objective de ce qu'est un être humain et cette dernière est, au-delà des considérations paléontologiques, loin d'être universelle; chaque culture définit des critères qui lui sont propres. Ainsi, dans nos sociétés occidentales, on recourt le plus souvent à la comparaison avec l'animal pour mettre l'accent sur le côté rationnel de l'homme. On affirme alors que ce dernier est, tout comme l'animal, un être vivant et sensible, mais qu'il est, au contraire de lui, un être de raison, ce dernier pôle étant fortement valorisé et généralement présenté comme une supériorité de l'homme sur l'animal. Par ailleurs, on fait aussi de plus en plus souvent référence à la machine, mais en faisant cette fois le raisonnement contraire pour accentuer la dimension sensible de l'homme.

Il est dès lors indéniable que l'irruption d'éléments techniques au cœur de l'humain vient considérablement compliquer une situation déjà en soi fort complexe. La question de savoir jusqu'à quel point un être humain ainsi technicisé en reste un est fondamentale à l'heure actuelle[2]. Or, elle ne peut être posée avec pertinence que dans le cadre d'une définition bien établie qui, comme je l'ai montré, n'existe pas. Dans un tel contexte, il est donc primordial de s'intéresser avant tout à la nature humaine telle qu'elle est perçue par les médecins et les ingénieurs concernés de près ou de loin par une telle thématique.

J'ai mené des entretiens auprès de quelques représentants de cette population afin de tenter de mettre en évidence leur conception de l'être humain[3]. J'ai pour cela élaboré une grille de questions visant à comprendre jusqu'où ils se disent prêts à aller dans la modification de l'homme sans pour autant avoir l'impression de toucher radicalement à son essence même. A la lecture des résultats, deux constatations s'imposent. Tout d'abord, il s'avère que de gros doutes subsistent souvent dans l'esprit des chercheurs quant à la réalisation effective de projets tels qu'un véritable cerveau artificiel, par exemple. Or, et cette seconde constatation s'avère plus féconde, leurs

[2] Les xénogreffes, qui supposent l'intégration dans le corps humain d'éléments organiques animaux, suscitent la même question, et il est à noter que, plus avancées mais aussi et surtout plus médiatisées que celles sur lesquelles porte mon étude, ces recherches sont à l'origine de débats éthiques et juridiques nombreux.
Il ne serait pas inutile, dans le cadre d'une réflexion théorique dépassant largement la visée de cet article mais néanmoins intimement liée à ma recherche, de reprendre à ce propos les idées de Leroi-Gourhan lorsqu'il se demandait si *homo* ne serait pas sur le point de devenir autre chose que *sapiens* (1965: 60).

[3] Bien que mes interlocuteurs, chercheurs ou praticiens, soient issus de domaines assez différents – électricité, physique et informatique pour les ingénieurs; neurochirurgie, transplantations et pharmacologie, pour les médecins – j'ai rencontré, en une dizaine d'entretiens, des points de vue étonnamment concordants. Je me permets donc d'en tirer déjà quelques considérations générales, qui me permettront d'affiner mes questions en vue des entretiens encore à venir.

doutes ne portent pas tant sur les capacités de la technique à tout reproduire – leur foi en la matière est inébranlable – que sur le fait que, ne connaissant pas encore le fonctionnement exact de tout l'organisme humain, et en particulier du cerveau, il est dès lors difficile de l'imiter. Ainsi, toutes les questions relatives aussi bien à la réalisation pratique de telles prothèses qu'à leur connexion avec le système nerveux sont systématiquement esquivées lors des entretiens et renvoyées à un avenir indéfini mais quasi certain.

A travers ces arguments exclusivement liés à une connaissance encore imparfaite de l'organisme transparaît une définition normative de l'être humain dans lequel tout ne serait que circulation d'informations, seul le fonctionnement exact des bases matérielles qui lui servent de support restant à comprendre. Mes interlocuteurs se situent en cela dans la droite ligne des idées développées dans les années cinquante déjà par Wiener (1950) pour qui la matière, qu'elle soit constitutive d'un être humain ou de tout autre chose, «n'existe pas en elle-même, mais par sa forme, son plan d'organisation, la somme des informations qui lient les atomes les uns aux autres» (Kempf 1998: 172).

Dès lors rien d'étonnant à ce que, dans cette optique, l'esprit immatériel soit fortement valorisé aux dépens du corps, toujours plus considéré comme un obstacle pour le transit informationnel. Cette grande valorisation de l'information, ainsi que l'évincement du corps qui en constitue le corollaire, sont omniprésents aussi bien dans les discours de mes interlocuteurs que dans leurs pratiques, c'est pourquoi je m'intéresse tout particulièrement, à ce stade de ma démarche, à cette double perspective.

L'intelligence libérée du corps

Dans le contexte actuel où la société de l'information est perçue comme un Age d'or qui devrait, si l'on en croit bon nombre de discours, voir résolus tous les problèmes, qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux (voir par exemple Dizard 1982), l'information est perçue comme la valeur première, la clef d'accès à un bien-être généralisé. L'esprit, considéré comme de l'information, y est valorisé aux dépens du corps, puisque, en cette ère où les moyens de communication visent la transmission en temps réel, c'est-à-dire l'immédiateté de réception du message, le corps est perçu comme un handicap, qui ne fait qu'entraver l'accès à l'information. La tertiarisation des emplois qu'on associe depuis longtemps à cette société, aussi qualifiée de post-industrielle (Bell 1976), suppose pour sa réalisation pleine et parfaite un corps non plus apte à effectuer des tâches physiques pénibles, mais à appréhender une quantité d'informations plus importantes que ce que permettent les limites physiologiques. Si la société industrielle avait besoin de corps sains et forts utilisés comme outils de travail, celle de l'information nécessite pour sa part des esprits désincarnés; ce qui suppose une maîtrise du corps encore plus complète, afin que chaque individu soit capable d'accéder à ce que Lévy qualifie d'«intelligence collective» (1994), définie comme l'accumulation de tout le savoir à disposition.

Cette maîtrise intervient dans le prolongement direct de celle du temps et de l'espace, et, à en croire Virilio, l'histoire de l'humanité aurait été marquée par trois grandes révolutions, signe d'une vitesse toujours croissante dans l'accès au monde environnant. La première – celle des transports – a permis à l'homme de maîtriser l'espace en lui permettant de s'y déplacer; la deuxième – celle des transmissions – lui a permis de maîtriser le temps, et de faire venir à lui les éléments de son environnement plus vite que s'il allait à eux; la troisième – celle des trans-

plantations – réduit encore le temps d'attente en incorporant directement les informations dans l'organisme (Virilio 1995). Certes, cette maîtrise du corps ne constitue pas une nouveauté: elle s'inscrit au contraire dans un long processus historique dans la mesure où, depuis les premières dissections, les progrès des connaissances dans les domaines de l'anatomie et de la physiologie ont coïncidé avec la «découverte du corps comme objet et cible de pouvoir» (Foucault 1975: 138) qui donna lieu dès le XVIIIe siècle à cet ensemble de procédures visant à contrôler l'individu à travers son corps.

Objet de toutes les manipulations, ce dernier est paradoxalement à la fois mis en valeur et à l'écart. En effet, musculation, sport, régimes et autres séances de remises en forme n'ont jamais autant fait parler d'eux à une époque où les évolutions technologiques font que de moins en moins d'activités requièrent l'intervention du corps. Pour certains, il faut voir dans les soins constants dont ce dernier est l'objet une réaction visant à le réintroduire sur le devant de la scène en cette période où l'esprit seul est valorisé (voir Dery 1997). Je perçois pour ma part ces soins comme la domestication ultime d'un corps devant être dans le meilleur état possible pour servir de réceptacle à la technologie qui devrait l'envahir peu à peu, si l'on en croit les promesses des ingénieurs. Ainsi, l'artiste australien Stelarc (1992 et 1994), pour qui le corps humain est très clairement dépassé, prédit que l'avenir de l'homme est dans la technique, le corps humain devant voir ses possibilités naturelles étendues par des moyens techniques: lors de ses représentations, il met en scène son propre corps, truffé d'éléments techniques (par exemple, une sonde gastrique et un bras artificiel). Il est convaincu que non seulement la technique, mais aussi et surtout l'information sont des prothèses destinées à soutenir une enveloppe corporelle à présent devenue obsolète. L'information compenserait à ses yeux notre inadéquation génétique (1994: 61). Toujours selon lui, afin d'être à même de recevoir les implants techniques, «le corps doit être vidé, durci, déshydraté, débarrassé de ses viscères inutiles» (Dery 1997: 174). Ainsi, notre époque n'idolâtre à mon avis le corps que parce qu'il constitue un support d'informations.

Ouvertures

Les vues décrites ici, largement représentées auprès des chercheurs en intelligence artificielle, mènent à voir dans le cerveau le siège exclusif de l'identité. Le corps est dès lors perçu comme n'ayant d'autre rôle que celui de contenant – seul le contenu étant important – et l'immortalité à laquelle aspire l'homme pourrait fort bien se résumer d'ici peu à la seule conservation de son esprit désincarné.

Or, les neurosciences montrent de nos jours que les fonctions cognitives les plus élevées sont issues de la nécessité de coordonner les actions dans l'espace. Ce qui signifie en d'autres termes que l'intelligence humaine est fortement tributaire du fait que l'homme s'inscrit dans un espace avec son corps, et que «le mouvement est au fondement de l'évolution du cerveau» (Berthoz 1998: 1). Selon ce point de vue, l'absence du corps ne pourrait que se faire cruellement sentir si les projets en cours visant à abstraire l'esprit venaient à être réalisés; et peut-être découvririons-nous alors qu'il constituait un élément indispensable dans la définition de l'humain.

Je me propose pour ma part, dans l'attente d'une telle vérification, de poursuivre cette réflexion sur la définition de l'humain en me penchant à présent sur les catégories de naturel et d'artificiel – le corps étant toujours au centre de l'analyse, en tant qu'interface entre les deux – souvent considérées abusivement comme totalement antinomiques. Il me semble en effet important de relativiser leur opposition en ce sens que l'homme est naturellement porté, de par sa non spécialisation morphologique, à construire des artifices. Pour ce faire, l'apport de Leroi-Gourhan – dont la

pensée constitue sans conteste le cadre général de ma recherche et à qui j'ai par ailleurs déjà consacré de nombreuses lignes (Cerqui 1995) – est indéniable.

D'un point de vue empirique, si j'entends poursuivre mes entretiens auprès de médecins et d'ingénieurs, j'envisage par ailleurs d'approfondir mon analyse en interrogeant aussi des personnes ayant eu à subir des transplantations d'organes.

Bibliographie

BELL D.
1976. *Vers la société post-industrielle*. Paris: Laffont.

BERTHOZ A.
1998. «Le mouvement, au cœur du cerveau». *Science et vie* 204 (hors série): 1.

BEAUNE J.-C.
1997. «L'homme immortel». *Sciences et avenir* 599: 44.

CERQUI D.
1995. *L'«extériorisation» chez Leroi-Gourhan*. Lausanne: Institut d'anthropologie et de sociologie.
1998. «De la mémoire extériorisée à la mémoire prothétique». *Revue européenne des sciences sociales* XXXVI(111): 157-169.

DERY M.
1997. *Vitesse virtuelle: la cyberculture aujourd'hui*. Paris: Abbeville.

DIZARD W.
1982. *The Coming Information Age: An Overview of Technology, Economics and Politics*. London: Longman.

FOUCAULT M.
1975. *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris: Galllimard.

KEMPF H.
1998. *La révolution biolithique: humains artificiels et machines animées*. Paris: Albin Michel.

LEROI-GOURHAN A.
1965. *Le geste et la parole II: la mémoire et les rythmes*. Paris: Albin Michel.

LÉVY P.
1994. *L'intelligence collective: pour une anthropologie du cyberspace*. Paris: La Découverte.

MINSKY M.
1991. «La fusion prochaine de la science, de l'art et de la psychologie». *Art Press Spécial* 12 (hors série): 140-144.

PIERRON V. et B. REYE
1997. «Réparer la vie». *Sciences et avenir* 599: 32-35.

STELARC
1992. «Portrait-robot de l'homme-machine». *L'Autre Journal* 27: 24-29.
1994. «Da strategie psicologiche a cyberstrategie: prostetica, robotica ed esistenza remota», in: P.L. CAPUCCI (a cura di), *Il corpo tecnologico: l'influenza delle tecnologie sul corpo e sulle sue facoltà*, p. 61-76. Bologna: Baskerville.

VIRILIO P.
1992. «Rat de laboratoire». *L'Autre Journal* 27: 31-33.
1995. *La vitesse de libération*. Paris: Galilée.

WIENER N.
1950. *Cybernétique et société*. Paris: Deux-Rives.

Auteure

Daniela Cerqui, Institut d'anthropologie et de sociologie, BFSH 2, Université de Lausanne, CH-1015 Lausanne-Dorigny, tél. 021/692 31 87, E-mail: <Daniela.Cerqui-Ducret@ias.unil.ch>.